

Les païens décryptés par un jésuite

Caroline Thuysbaert

*Plusieurs portant le Thyse,
et bien peu de Bacchus.²⁵⁵
Plusieurs portant l'habit religieux,
et bien peu de Christ.²⁵⁶*

À propos de Michel Mourgues, *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages polémiques des Pères contre les païens*, 2 tomes, chez Jacques Vincent, Paris, 1712²⁵⁷.



Le style de l'ouvrage, remarquable et clair, ne laisse place à aucune ambiguïté pour le lecteur attentif : les philosophes païens ont enveloppé la science ou gnose dans un vêtement bien ajusté, mais folklorique, et les jésuites l'ont niée sous une draperie de mauvaise foi savante.

Le révérend père Michel Mourgues, membre de la célèbre Compagnie de Jésus, est tout imprégné des préceptes de son institution créée quelque 170 ans plus tôt : remettre l'Église, catholique il s'entend, au milieu du village.

La Contre-Réforme nourrissait l'espoir de faire reculer l'avancée protestante fulgurante, mais souhaitait également

traditionnelle ; c'est une mine de renseignements, que nous recommandons vivement !

²⁵⁵ Proverbe antique.

²⁵⁶ Variante du même proverbe.

²⁵⁷ Cet ouvrage est facilement téléchargeable sur internet.

récupérer et émasculer la philosophie païenne, qui séduisait à nouveau grand nombre de chercheurs depuis la si vivante Renaissance.

Le titre que le père Mourgues choisit est éloquent : « Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages polémiques des Pères contre les païens ».

Ce professeur toulousain a le mérite d'offrir aux lecteurs de nombreux extraits de la docte Antiquité et de la Patristique, et, de ce point de vue, le livre est passionnant. Si on en supprimait les multiples invectives et commentaires désobligeants envers les Grecs et les Latins, son œuvre serait bien moins volumineuse, il est vrai. Le livre se compose de 12 lettres adressées à un certain monsieur Laloubère de l'Académie Française, dont les 5 premières et la dernière surtout contiennent des enseignements magnifiques.



Son postulat de départ se formule en quelques mots : « la Divinité de la Religion Chrétienne, et l'illusion de toutes les autres sortes de Religion » (p. VI). Il lui reste alors à justifier comment les païens ont pu exprimer quelques vérités ; les trois extraits qui suivent résument l'hypothèse qui sous-tend toute sa démonstration :

La vanité des Grecs était le plus grand obstacle à leur conversion : l'enflure était leur maladie, comme parle Théodoret²⁵⁸. De disciples des Philosophes, ils ne voulaient pas devenir disciples des Pêcheurs. Leurs Théologiens étaient Orphée, Homère, Hésiode, Solon, Thalès, Phérécyde, Pythagore, Héraclite, Empédocle, Anaximène, Socrate, Platon, qu'ils opposaient fièrement à des Galiléens inconnus. Ils ignoraient cependant, ce

²⁵⁸ Père grec du V^e siècle dont Mourgues a traduit l'ouvrage, *La Thérapeutique*, publiée dans un tome annexé à l'ouvrage présenté ici.

qui était constant par les plus anciens monuments de l'Histoire, que les Théologiens avaient eu les Hébreux pour leurs premiers maîtres, dont ils avaient toutefois pitoyablement défiguré la Doctrine, soit parce qu'ils ne l'avaient reçue que par le canal des Égyptiens qui l'avaient déjà altérée, soit parce qu'ils y avaient encore mêlé eux-mêmes leurs erreurs populaires. La Gentilité moderne ayant laissé tomber les preuves de ce fait peu glorieux pour elle, les Pères ont fait un de leurs principaux soins de le bien éclaircir, et de le rappeler aux Grecs de leur temps, indociles à proportion de leur vanité, et vains à proportion de leur ignorance.

En lisant ce que les Pères ont écrit sur cette matière, il n'est personne qui ne voie encore aujourd'hui avec plaisir la doctrine des Patriarches et des Prophètes honorés de la familiarité du Seigneur, couler toute pure dans le Christianisme par le Judaïsme, comme par son canal naturel, et s'épancher pour ainsi dire sur le rivage par quelques filets dérobés dont elle arrose le Paganisme, bien qu'elle s'y corrompe presque aussitôt, reçue dans des ruisseaux pleins de boue. On a, dis-je, la consolation de voir le premier Peuple instruit immédiatement par les Oracles de Dieu même instruire pleinement le Peuple Chrétien qui est dans sa descendance directe, et laisser toujours échapper quelques rayons des vérités célestes sur la Gentilité, sa postérité collatérale, qui avait eu le malheur de dégénérer, communiquer d'abord quelques sentiments de Religion à l'Égypte, qui n'adorait que des monstres dans ces temps reculés, où la Grèce n'étant encore qu'une Barbarie n'adorait rien, humaniser et polir ensuite les Grecs par les Égyptiens, et les Italiens par les Grecs. Car les Pères ont justifié par une curieuse recherche de l'Histoire, que ces trois Nations qui ont passé pour les plus éclairées, doivent aux Hébreux et aux Chaldéens les premières connaissances des choses Divines, humaines et naturelles. (pp. VIII à X)

Je considère d'abord que tous les Pères de l'Église, que tout le corps des Évêques assemblés dans les premiers Conciles, que l'Église primitive en un mot, a reconnu et déclaré qu'Abraham, que Moïse, que David et quelques autres Prophètes, ont eu connaissance de

l'Unité et de la Trinité Divine. Il n'y a au monde ni lumière, ni savoir, ni raisonnement, ni hardiesse, si la Religion lui donne quelques bornes, qui puisse aller contre cette autorité. Le nouveau Testament qui expose plus nettement ce Mystère ineffable, l'expose quelquefois par le texte de l'ancienne Écriture. (...)

Je considère en second lieu avec le juste respect qu'il mérite, ce jugement unanime des Pères qui ont parlé de Platon ; savoir qu'il a pris quelque idée, quoique defectueuse, du mystère de la Trinité, soit par quelque communication qu'il peut avoir eue de nos Écritures qu'il n'a pas bien entendues, soit par quelque tradition des dogmes de Moïse restée en Égypte, où ce Philosophe alla s'instruire sur la Religion, comme avait fait Pythagore avec qui il est toujours d'accord. (...) Je crois ou que Platon n'a jamais parlé d'un seul Dieu en trois Hypostases, ou qu'il en a parlé sur la foi de Moïse ou des Égyptiens suffisamment imbus de quelques articles capitaux de la Théologie d'un homme si fameux dans leur ancienne histoire. (...) [Cela] me paraît prouver deux choses : l'une que Platon et sa Secte étaient subjugués par une autorité dominante, savoir celle de nos Écritures, l'autre que le dogme qu'elles proposent est si certain et si supérieur à toute la raison naturelle, qu'on ne peut ni le rejeter si l'on raisonne ni le bien entendre si l'on s'en tient au simple raisonnement. Car les Philosophes grecs ne se seraient jamais tourmentés à éclaircir un mystère si impénétrable, s'ils avaient pu se dire : « peut-être ce n'est là qu'une pure vision des Égyptiens ou des Hébreux », et la tentative que de si sublimes Philosophes ont faite pour en donner l'éclaircissement, ne leur aurait pas si mal réussi, supposé que cette matière eût été à la portée de l'esprit humain. Mais il reste toujours à expliquer comment une tradition, devenue languissante en Égypte dans le cours de près de douze cents ans depuis la sortie de Moïse jusqu'au voyage de Platon, a pu néanmoins entrer avec tant de force dans son esprit, et comment, à raisonner juste, on ne peut, comme j'ai osé le dire, rejeter la créance d'un mystère qui passe toutes les lumières de la raison. (pp. 139 à 142)

Il serait beau de démontrer immédiatement que les hommes qui ont parlé les premiers de choses qui sont si fort au-dessus de l'homme, n'ont pu parler que de la part de Dieu, et que par conséquent la Religion des Hébreux, incontestablement la plus ancienne, continuée et perfectionnée par le Christianisme, est suffisamment prouvée par la simple proposition de ses dogmes tout surhumains, tout inconcevables, tout inimaginables, tout au-dessus de l'invention et de la fiction humaine, et par une suite nécessaire, tout divins et tout vrais, en sorte que l'homme retiré loin du tumulte du monde, et excité et frappé par le langage si sublime, fut comme forcé de s'écrier : « C'est là votre langage, Seigneur, un mortel ne saurait le copier, les choses que vous dites sont les témoignages de votre parole et vos témoignages sont devenus croyables plus qu'il ne faut. » Pourrait-on dire que c'est de cette manière que Dieu a manifesté quelques mystères de sa doctrine à Orphée, à Pythagore, à Platon, lorsqu'ils ont su en Égypte ce que c'était que la Religion de Moïse ? Car ces gens qui ont tenu injustement la vérité de Dieu captive, pour parler avec saint Paul, ont connu quelque chose de Dieu, aussi Dieu le leur a-t-il manifesté. (...) [Saint Justin] prétend que d'aussi grandes choses et aussi divines que celles que ces Philosophes ont débitées ne peuvent être nées dans leur esprit et qu'il faut nécessairement qu'ils les aient apprises d'autres Maîtres qui les tenaient de Dieu même, c'est-à-dire de Moïse et de nos autres Prophètes. (pp. 145 et 147)

En un mot, tout ce que les païens ont dit de vrai, ils l'ont volé à Moïse (d'ailleurs, Platon n'est-il pas appelé *pour cette raison* un Moïse parlant grec ?), et toutes leurs erreurs sont dues à leur esprit épais. Le dogme, plus que péremptoire, élude en un revers de main la question de l'universalisme de la Tradition et de la *Scientia Perennis*, qui représente le danger le plus farouche pour le monopole du fromage particulier de l'Église catholique et pour son sectarisme anti-agnostique.

Mourgues cite deux Pères de l'Église pour sceller le tombeau de ses certitudes :

S'il se trouve que quelqu'un d'entre [les Grecs] ait dit ce que Jésus-Christ a dit aussi, nous en félicitons ce philosophe, mais ce n'est pas lui que nous suivons. (Saint Augustin)

Je ne veux être que chrétien, dit saint Justin, non que la Doctrine de Platon soit éloignée de celle de Jésus-Christ ; il suffit qu'elle n'y est pas entièrement conforme. (p. XIII)

Religion savante et religion populaire ; monothéisme et polythéisme

Toute tradition repose sur une Église et sur une École, sur un enseignement exotérique et sur un ésotérique. Cohabitent donc au sein de chaque religion : un corps de doctrine et de rituels capable de maintenir le peuple des croyants dans la piété et l'obéissance ; un enseignement plus profond destiné aux chercheurs. Mourgues ne le nie pas.

On peut appliquer ce constat à la théorie du monothéisme *versus* le polythéisme. L'opinion généralement répandue est celle que les païens étaient des polythéistes purs et durs. L'auteur nous montre, au contraire, que les philosophes savants reconnaissaient tous l'existence d'un Dieu unique et suprême (même si ce serait par larcin fait aux Hébreux).

Voici quelques magnifiques extraits païens cités par leur ennemi juré :

*Il n'est qu'un Dieu dont le Ciel est l'Ouvrage
La vérité n'en veut pas davantage
Il fit la terre, et ses champs spacieux
La vaste mer et les vents factieux.
Faibles esprits, sur des espoirs frivoles,*

*En pierre, en bois nous taillons des idoles,
D'ivoire, et d'or nous peuplons les saints lieux
Fêtes, autels fumants pour tous ces dieux.
Et là-dessus notre âme se figure
Quitte envers Dieu, religieuse et pure.
(Sophocle, p. 14)*

*Toutes choses étaient pêle-mêle, quand
l'Intelligence survint qui les mit en ordre. (Anaxagore,
p. 15)*

*Il n'y a qu'un Dieu. Il ne faut pas le concevoir hors
du Monde, comme font quelques-uns, mais comme
renfermé en lui-même, tout dans toute la Sphère du
Monde, unissant en lui toutes les durées, puissant et
actif par lui-même, principe de tout, Unité. Source de
lumière dans le Ciel et Père de toutes choses.
Intelligence et Âme de l'Univers, Moteur de toutes les
Sphères. (Pythagore, p. 18)*

*Pour Platon, qu'on peut appeler le Secrétaire et le
substitut de Pythagore, sa plume et sa langue [...]. Il
faudrait ne pas connaître Platon pour ignorer qu'il
reconnaît un Dieu éternel, Auteur ou Créateur du
Monde, Roi et Père commun, le Père du Verbe, le Verbe
très-divin, et l'Âme divine, Intelligence, Sagesse,
Providence, qui règle et gouverne toutes choses :
principe et cause de tout ce qui se fait dans le Monde,
en ayant le commencement, le progrès et la fin en sa
disposition, le bon, le vrai, le beau, le parfait, l'Essence
même, toujours le même en tous sens, l'Être uniforme,
toujours le même par lui-même selon les mêmes choses,
et d'une même manière, ne recevant jamais par aucun
endroit aucun changement d'aucune sorte, Unité
immuable par rapport à quelque genre de mutation que
ce soit, Égalité même. (pp. 18-19)*

*Le premier, dit Plotin, le Très-Parfait, le Bon, le
Beau, le Roi de tout le Monde, Dieu en un mot, est le
Principe et la fin de toutes choses : il est immortel,
éternel, immuable, ineffable. Il est par tout, présent à
tout, réglant tout. Il n'est pas bon, mais la Bonté même.
(pp. 19-20)*

[Cicéron] nous fait dire par ces deux Écrivains distingués chacun dans sa nation, je parle d'Ennius et d'Euripide, que le Dieu très-bon et très-grand, Deus Optimus, Maximus, le Dieu que toutes les prières et tous les serments ont pour objet, le Père des Dieux et des Hommes, que Jupiter en un mot, n'est autre chose que le Monde ou le Ciel.

*« Vois ce suprême Ciel parsemé de lumières.
C'est Jupiter, l'objet de toutes les Prières...
Je lui serai ferment par la clarté des Cieux
Qui donne tout le Monde en spectacle à nos yeux...
Vois-tu l'humide Éther qui tendrement resserre
Dans son immense sein le globe de la Terre ?
C'est le plus grand des Dieux, c'est le vrai Jupiter. »*

Cicéron nous dit de son chef, et dans le plus grand détail qu'il se puisse, que Junon, Neptune, Pluton, Cérès, Mars, Janus, Vesta, Apollon, Lucine, Vénus, et jusqu'aux Dieux Pénates, que toute cette troupe divine n'est au bout du compte qu'une pure allégorie pour donner un air de personnage aux Éléments, aux Astres, aux Saisons, et aux autres choses ou remarquables ou utiles du Monde, qui est toujours son seul Dieu. (pp. 22-23)

Même s'il y a un seul Dieu unique, celui-ci a créé plusieurs Dieux philosophiques : les visibles (le Monde et les Astres) et les invisibles (les Génies). Le peuple a besoin d'une pluralité d'images, se plaît à adorer de nombreux dieux, et à rendre des cultes variés, tandis que les savants révéraient le seul Dieu Un, qui résumait tous les autres.

*Jupiter et Bacchus, le Soleil et Pluton,
Ce n'est en tout qu'un Dieu qui porte plus d'un nom.
(Orphée, p. 10)*

Quant aux dieux de la fable ou de la mythologie, les dieux populaires, les philosophes en font des interprétations allégoriques, auxquelles le peuple ne doit pas avoir accès. Mourgues transcrit à ce sujet quelques lignes d'une lettre écrite par Denys d'Halicarnasse :

Quant à ces Fables, qui contiennent en quelque sorte des blasphèmes et des accusations contre les Dieux, Romulus les jugea dangereuses, inutiles et indécentes, telles en un mot que ni les Dieux ni même les gens de bien ne sauraient les tenir à l'honneur. Il rejeta donc tous ces contes. Qu'on ne s'imagine pas que j'ignore l'usage qu'on peut faire de quelques fables grecques, dont les unes exposent l'action et les ouvrages de la Nature sous des termes allégoriques, et les autres sont propres ou à nous consoler parmi les disgrâces humaines, ou à bannir de nos esprits certains troubles, certaines terreurs, certaines opinions mal fondées ; et les autres utilement inventées pour quelque autre fin. Instruit de toutes ces utilités autant qu'un autre, j'y renonce par un motif de Religion, et m'en tiens à la Théologie des Romains, étant persuadé que l'avantage qu'on peut tirer des fables grecques est peu de chose et à la portée de peu de gens, c'est-à-dire seulement de ceux qui sont bien entrés dans le but des inventeurs de ces fables, ce qui est donné à peu de personnes. La multitude, qui ne se pique pas de philosophie, aime à donner le plus mauvais sens à tout ce qu'on lui conte des Dieux, et tombe dans l'un ou l'autre de ces deux inconvénients, ou de mépriser les Dieux comme sujets à de grandes misères, ou de ne se garder de rien, quelque criminel qu'il puisse être, voyant que les Dieux sont sujets à de semblables dérèglements. (pp. 298-299)

Les païens les plus instruits s'insurgeaient contre l'idolâtrie vulgaire : « Il n'y a que les insensés qui parlent aux pierres et aux murailles », disait Héraclite.

La question du polythéisme et de l'idolâtrie des Anciens ne doit donc pas être traitée trop rapidement, comme le reconnaît l'auteur même.

Réminiscence ou Dieu intérieur ?

L'immortalité de l'âme ne fait aucun doute, ni pour les païens, ni pour les chrétiens.

Avant d'entrer dans le corps, l'âme préexiste. Voici le raisonnement de Socrate : si on interroge des gens peu instruits sur les matières des sciences les plus difficiles et inconnues, ils parviennent néanmoins à trouver des bonnes réponses. L'Athénien explique ce phénomène par la réminiscence. Philosopher n'est que se ressouvenir, selon les mots de son disciple Platon. L'âme, avant de descendre ici-bas, a connu les choses purement intelligibles et a contemplé les Idées dans leur prairie. L'étymologie permet de bien comprendre le mot « idée » : la racine « id » vient du grec ἰδ, radical de l'aoriste second du verbe ὁράω, « voir », à l'origine de *videre* en latin (puisque l'ancienne racine grecque était *φιδ*, prononcé « wid »). Les idées des Anciens ne se réduisaient donc pas à des concepts abstraits, mais incarnaient des réalités que l'âme pouvait *voir*. Avant de s'incarner, l'âme est contrainte de boire l'eau du Léthé (du grec λήθη, « oubli ») qui engloutit sa connaissance dans les limbes de l'oubli, d'où il faudra ensuite la retirer à nouveau. Ces limbes semblent plus impénétrables chez les uns que chez les autres.

Saint Augustin refuse ce raisonnement du Sage-Homme spécialisé en maïeutique, et explique autrement la connaissance innée :

Les hommes, reprend saint Augustin, ont tous au-dedans d'eux-mêmes un Maître commun de toute vérité, qui est Dieu. Quand on nous parle ou qu'on nous interroge sur les sujets purement intelligibles, tels que sont les principes communs et invariables des sciences, on nous avertit de nous recueillir en nous-mêmes, et de consulter ce Maître intérieur qui est la Vérité même, et qui nous instruit sur le champ à proportion que nous sommes appliqués, et que nous nous rendons attentifs.
(p. 444)

L'âme qui préexiste et qui s'incarne dans notre corps n'est-elle pas en lien avec notre Maître commun, notre Dieu qui doit se réveiller pour nous communiquer la science qu'il possède et ainsi s'en ressouvenir en quelque sorte ? Pourquoi

opposer ces deux visions, sinon en vue de démontrer la supériorité des chrétiens ?

Il me paraît, Monsieur, que par cette critique, saint Augustin se met beaucoup au-dessus de Platon, non seulement en tournant contre la préexistence des Âmes la réminiscence que Platon en croyait être une preuve, mais encore en substituant à cette prétendue réminiscence l'illustration actuelle de la lumière divine, toujours prête à éclairer notre intelligence sur les objets purement intelligibles, objets toujours les mêmes, vérités immuables, comme ce Père les nomme, du nombre desquelles sont les principes des sciences, qui se présentent dans cette lumière incorporelle à tout esprit attentif, en sorte qu'interrogé sur ces matières, il y trouve, il y lit les vraies et bonnes réponses qu'il donne aux questions proposées, quand elles lui seraient alors proposées pour la première fois, n'eût-il auparavant rien su en ce genre. (pp. 445-446)

Cette argumentation ne semble pas convaincante du tout. On trouve ensuite d'autres discutailles du même genre sur l'immortalité de l'âme entre autres.

Le pari de Socrate

Socrate exprime, bien avant Pascal, le pari qu'il est bon de faire en ces matières : mieux vaut croire que ne pas croire :

Au reste, je ne dois pas oublier qu'avant que de démontrer l'immortalité de l'Âme, Socrate avait démontré l'utilité de la croire immortelle par ce raisonnement capable de faire impression sur tous les esprits. « Si ce que je dis se trouve vrai, il est très bon de le croire ; et si après ma mort, il ne se trouve pas vrai, j'en aurai toujours tiré cet avantage dans cette vie, que j'aurai été moins sensible aux maux qui l'accompagnent ordinairement. » La note de M. Dacier sur cet endroit est très belle. C'est comme si Socrate disait : « Si cela est vrai, je gagne tout en n'exposant que peu de chose, et s'il est faux, je ne perds rien ; au contraire, j'ai gagné beaucoup. Car outre que cette espérance m'a soutenu

dans mes maux, dans mes infirmités, dans mes faiblesses, j'ai été fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, sincère, véritable, et je n'ai quitté que des plaisirs empestés et faux pour des plaisirs réels et solides. M. Pascal a étendu cette vérité dans son article VII et en a fait une démonstration d'une force infinie. (...) [Socrate a aussi dit :] Quand l'Âme et le Corps sont ensemble, la nature n'ordonne-t-elle pas à l'un d'obéir en esclave, et à l'autre d'avoir l'empire et de commander ? Ne trouvez-vous pas que ce qui est divin ou qui ressemble à Dieu est seul capable de commander ? L'Âme est donc plus durable que le corps, car elle me paraît infiniment plus excellente. » Se peut-il qu'elle soit moins durable que les os et la poussière du corps qu'elle a animé ? N'oublions pas celle-ci, puisque Socrate n'oublie rien. « Il n'arrive d'être dissoutes ou dissipées qu'aux choses qui sont composées. Or l'Âme est un être simple, ou exempt de composition. » La manière dont il le prouve est d'une élévation qui étonne. (pp. 457-458)

Qui étonne Michel Mourgues du moins...

Conclusion

Ce *Plan Théologique* engendre une réelle envie d'approfondir la pensée et la philosophie des Anciens, si proches de la religion chrétienne, quoi qu'en disent certains jésuites aveuglés par leurs préjugés.

L'ironie du sort se retourne contre les malhonnêtes : les Pères de l'Église ont sauvé quelques pages des Païens, alors que leur intention était de les faire disparaître dans le néant (leur acharnement est à la mesure de la crainte que ces écrits leur inspiraient) ; Michel Mourgues a démontré, contre son gré, la parenté entre le paganisme et le christianisme.



Que la *Scientia Perennis* ressorte toujours victorieuse du sectarisme, et que les chercheurs et les croyants puissent la reconnaître à travers tous les âges, sous tous ses vêtements, même encore aujourd'hui !

*Il est cruel que la révélation de Dieu ait finalement engendré
chez les croyants un sectarisme tellement
aveugle qu'il fait obstacle à la révélation même.
« Plus ils se croient instruits, plus ils deviennent ignorants. »*

*C'est une dure punition que de garder l'écorce et d'ignorer
l'amande à cause d'une fidélité aveugle et sourde.
« L'idolâtrie des personnes empêche la compréhension
profonde du mystère divin et sa réalisation ici-bas. »²⁵⁹*



²⁵⁹ *Le Message Retrouvé*, XXV, 14 et 14'.